

Culte-conférence du 6 février 2022

Léonor de Récondo
Violoniste et écrivaine

Musica poetica

La particularité de mon parcours est de pratiquer deux disciplines artistiques : le violon et l'écriture. Et d'y consacrer ma vie.

Depuis toute petite, le violon a été une évidence, quand on me demandait ce que je voulais faire, j'ai toujours répondu : violoniste. Pour ce qui est de la littérature, c'est d'abord la lecture qui m'a passionnée. À l'égale du violon, et dans l'insouciance de l'enfance, s'ouvraient deux portes vers le sensible du monde.

Mon âme commençait d'être à l'affût de cette vibration si particulière qu'est l'émotion artistique.

Et j'aimerais citer une phrase de la philosophe Simone Weil :

« Seule la lumière qui tombe continuellement du ciel fournit à un arbre l'énergie qui enfouit profondément dans la terre ses propres racines. L'arbre est en réalité enraciné dans le ciel. »

C'est ce même mouvement contraire et simultané de l'âme (à la fois profondément enfoui et enraciné dans le ciel) comme étiré qui provoque cette résonance quand il y a rencontre avec une œuvre d'art.

Je me souviens lors d'un séjour à Munich, je devais avoir une vingtaine d'années, être allée à la Alte Pinakothek et découvrir, plutôt me découvrir devant l'autoportrait d'Albrecht Dürer, celui à la fourrure daté de 1500, et là dans ce mouvement simultané, être plongée à l'intérieur de moi-même, prise par cette vibration si particulière. Cet homme, à des siècles là, avait peint ce tableau pour moi, je devenais sa fiancée sans aucun doute. Il me regardait droit dans les yeux, plus rien n'existait autour de moi, les murs du musée avaient disparu et surtout toute forme de temporalité.

Le temps, dans sa plasticité soudaine, propulsait nos âmes à cinq siècles de distance, l'une contre l'autre, ensemble dans une émotion commune. Fusionnant, son âme s'enfouissait en moi, me projetant dans le ciel, vers l'universel, là où pinceaux, époques, lieux se dissolvent pour ne laisser apparaître que l'essentiel de l'émotion.

Je deviens *nous* dans un saisissement, dans un pli du temps.

Mon travail d'artiste est la quête perpétuelle de ce saisissement qui presque toujours m'échappe.

En musique, l'apprentissage est long. Il n'a d'autre but, je crois, que de découvrir l'âme du compositeur grâce à une interprétation, en la passant au tamis de l'âme de l'interprète. La difficulté, propre à cette discipline comme à tous les arts de la scène, est que le tamis de l'interprète est aussi son propre corps. Il faut exercer les muscles et les tendons, il faut exercer le cerveau, les neurones, toutes les connexions à travailler ensemble, à jouer simultanément, à délivrer un sens aux notes, aux gestes, à la phrase musicale.

C'est donc un mouvement de contrôle que j'exerce d'abord, de maîtrise de mes doigts, de mon intention. Ma compréhension de l'œuvre, son époque, son esthétique historique. Je travaille ensuite patiemment à atténuer cette maîtrise des difficultés techniques inhérentes à l'œuvre, à la gommer, pour que le moment venu, celui du concert, tel l'arbre de Simone Weil, je puise en moi et que, dans cet élan vers les autres, jaillisse l'âme du compositeur sans que mon corps (même s'il est le principal acteur de ce mouvement ne soit ni écran ni frein à la rencontre de nos âmes).

Je suis ainsi à la fois actrice et spectatrice de ce mouvement.

L'improvisation musicale comme elle était d'usage à l'époque baroque est aussi une fenêtre sur l'âme, comme le fait Élisabeth Geiger en improvisant sur la base des accords indiqués sur sa partition, donnant libre cours à sa main droite, suivant les mouvements de sa pensée, de son cœur, dégageant de ses notes son âme, ce qu'elle est, nous donnant à voir et à entendre une image de son paysage intérieur.

Dans toutes les musiques que nous interpréterons aujourd'hui, Élisabeth improvisera la basse continue. Et moi-même, j'ajouterai des ornements (appelés diminutions en musique italienne). J'ai une pensée pour Arcangelo Corelli, violoniste romain autour de 1700, qui a beaucoup écrit de musique pour violon d'une grande beauté, ses sonates op. V sont les plus connues. Dans sa première publication datée de 1700, les sonates ne sont pas ornées. Libre au violoniste d'improviser sur la ligne écrite. Quelques années plus tard, sont parues ces mêmes sonates, grand succès éditorial, dans une version avec les improvisations de Corelli lui-même, et là on peut voir, la complexité, la virtuosité que déployaient les instrumentistes de l'époque...

La sonate de Francesco Antonio Bonporti, publiée à Bologne en 1712, que nous allons vous jouer, qui est issue de son recueil qui s'appelle « les Inventiones » tient son nom de cette même veine d'improvisation. Les âmes de ses deux violonistes se déploient à travers leurs musiques devant nous. Et chaque interprète qui s'en empare fait de même renouvelant ainsi ce souffle, nous donnant accès à une époque antérieure, mais aussi à un présent chaque fois différent.

Et le violon en est l'instrument, lui-même pourvu de son âme. Bout de bois cylindrique qui relit la table d'harmonie au fond, afin que les vibrations de l'un soient transmises à l'autre.

L'âme du violon est la parfaite métaphore de l'artiste. Transmission d'émotions de l'intérieur vers l'extérieur et inversement.

Je suis persuadée qu'il reste dans les instruments, comme dans les corps, des traces de nos prédécesseurs, une forme de mémoire émotionnelle. Mon violon date de la fin du XVIIIe et je sais que je pose mes doigts là où d'autres les ont posés. Il ne s'agit pas seulement de mains, mais aussi de l'expression de ces violonistes, de leurs âmes. Des particules sont là dans l'instrument, et chaque fois que je joue elles sonnent, elles modèlent le son du violon, elles sont sa voix. Unique.

Et je ne fais que m'insérer dans une lignée. Les violonistes passent, les instruments restent. Et l'idée me plaît qu'un jour sans le savoir, un violoniste viendra faire résonner mon âme quand il se saisira de ce violon, et qu'il y ajoutera une couche de beauté.

Dans l'écriture, C'est presque la même chose. Il ne s'agit pas de mon corps, de mes muscles. Il s'agit du corps du texte, du corpus. L'âme se cache entre ses lignes. Le corps du texte, les mots, la syntaxe, l'intrigue, les descriptions sont les membres, l'articulation, les contours, les outils nécessaires à la compréhension. L'âme, qui est en embuscade entre les lignes, c'est l'évocation, c'est ce qui s'élève de tous les mots assemblés. L'âme, c'est l'émotion suscitée par la lecture.

Corpus et *anima* dans la poésie se lient intimement. C'est exactement là que se situe la littérature. Dans cette quintessence, et dans la possibilité de l'émanation.

Le corps est vivant, le texte bouge, il est à la fois le contenant de l'âme et son obligé. Le corps du texte a sa vie propre, l'auteur sculpte la matière de la langue vivante. C'est lui qui donne vie, qui guide. Chaque personne, des conversations les plus anodines aux textes les plus élaborés, consciemment ou non, vient malaxer, façonner un peu plus cette langue, y extraire nos pensées, y dessiner les contours de nos âmes, dans un mouvement perpétuel, pour signifier, exprimer, au sens premier latin : *exprimere* faire sortir en pressant, pour exprimer donc ce pouvoir d'évocation dans une langue commune et vivante, nous menant de l'intime à l'universel. Nous menant droit au ciel de Simone Weil.

Quand j'écris, mon corps n'entre pas en jeu de la même manière qu'avec mon instrument. Je suis assise au bureau, j'écris à la main et souvent je me lève frénétiquement quand je ne trouve pas le mot juste, comme si ce mouvement venait secouer mes pensées, leur proposer un ordre plus aléatoire, autre, venant couper le fil, le faire bifurquer. Il y a ce mouvement de concentration, vers l'intérieur de moi-même, un effort pour me retrouver dans un endroit précis, un lieu à l'intérieur de soi d'où l'on écrit. Un lieu de solitude profonde, inaccessible aux autres, libre, libéré des injonctions intellectuelles, sociales, temporelles, libéré du moi, un lieu qui permet d'être soi, d'atteindre l'âme, de lui faire cette place privilégiée, toute la place entre les lignes.

C'est dans cet enracinement profond et solitaire, et seulement dans ce mouvement-là que peut surgir une phrase juste, une pensée limpide et intègre qui viendrait toucher une fois écrite l'âme de la lectrice, du lecteur.

De ma vérité à la tienne.

J'aimerais terminer par une phrase d'Hildegarde de Bingen, compositrice et femme de lettres du XIIe siècle, qui illustre parfaitement l'âme en question :

« Le corps est le chantier de l'âme où l'esprit vient jouer ses gammes. »

Écrire, jouer du violon, peindre, danser, ou encore jouer la comédie, c'est toujours ce même mouvement. C'est toujours le même désir de partager, ressentir, croire au miracle d'une pensée commune et sensible qui s'adresse à chacune et chacun, à toutes et à tous.

Une pensée commune et sensible dans laquelle nous nous retrouvons, nous élevons. Et surtout, dans laquelle nous nous sentons profondément vivants. Ensemble.